

PASSIONS DE L'ESCLAVAGE : TRANSMISSION IMPOSSIBLE

Robert LÉVY

"Les hommes ne trouvent pas la vérité :
ils la font comme ils font leur Histoire
et elles le leur rendent bien" ¹

"Quand je viens chez vous, le trajet, sa longueur, ses embûches me font souffrir. Votre salle d'attente est un peu l'antichambre de la mort. Les séances sont comme ces camps de concentration, que je n'ai d'ailleurs jamais connus." Ainsi parlait un patient passionné par sa souffrance, pour laquelle il était venu consulter sans trop y croire.

Il avait auparavant entrepris des démarches thérapeutiques sans aucun succès. Cet homme ne disait rien ou très peu de choses en dehors des quelques bribes d'histoires, au cours desquelles le même scénario se répétait : il avait battu sa mère, puis sa femme, et le regrettait beaucoup.

La vision des traces de coups qu'il avait portés sur le corps de son épouse lui paraissait une véritable torture ; il l'avait défigurée. C'était irréparable et digne d'une souffrance éternelle ; contre cela bien entendu personne ne pouvait rien et encore moins son analyste. D'ailleurs il voulait entreprendre une analyse parce que son psychiatre le lui avait suggéré comme seule façon de se sortir de ce cercle, mais il en doutait beaucoup.

Il s'endormait souvent sur le divan pour me laisser seul la charge de sa souffrance passionnée, face à laquelle je tenais lieu de bourreau. Quelles que soient mes interventions : silencieux ou intervenant, changeant le temps de séance ou le paiement, je devenais à chaque acte l'exécuteur de cette passion de souffrance...

Une dame était venue me voir, en rupture d'un premier analyste pour les raisons suivantes : ce médecin d'une grande notoriété, lui avait dit qu'il ne la prendrait en analyse que si elle pouvait passer de deux séances de psychothérapie à trois. De petite condition, elle hésita longtemps, et enfin se décida à financer cette troisième séance en vendant ses meubles. Elle annonça qu'elle pouvait payer, et s'en trouva si déprimée qu'au lieu de répondre au contrat qu'il avait fixé, son analyste voulut la faire hospitaliser. Cette dernière intervention permit à notre patiente d'arrêter là les frais et d'aller voir ailleurs...

Ces témoignages, pour insister sur la part d'aliénation à l'autre, de souffrance et de passivité

¹ Paul Veyne, **Les Grecs croyaient-ils à leur mythe ?**, Seuil.

que comporte toute passion.

Étymologiquement on pourrait s'en tenir à la notion de défaillance de la raison et de la volonté ; qu'il s'agisse de l'usage du mot "passion" dans son import péjoratif ou laudatif, il demeure marqué par sa nuance de passivité.

Ces deux cas nous conduisent au seuil de ce que l'on qualifierait de perversion : mais s'agirait-il d'un élément structural chez les patients cités ? Ou quelque chose du dispositif même de l'analyse serait-il enclin à une possible déviation ?

Question difficile puisque toute demande d'analyse pose en soi la dépendance au propre désir qui la soutient, mais aussi la mise en jeu réciproque du désir de l'analyste.

Le dilemme est le suivant : l'analyste ne peut répondre à la demande de l'analysant, parce que ce serait forcément le décevoir puisque ce qu'il demande est autre chose... Voilà donc posé le quiproquo fondamental sur et à partir duquel s'engage toute analyse : l'un - patient - qui attend une réponse, ne sachant d'ailleurs pas ce qu'il demande; l'Autre - analyste - qui ne sait pas ce qu'on lui demande, mais se singularise du premier parce qu'il sait que, s'il croyait répondre à cette offre, il se tromperait, car ce ne serait sûrement pas ça.

Donc, pas de réciprocité, mais à partir de cette disjonction, toute la direction de la cure s'organise.

Ainsi, la fameuse formule "ne pas céder sur son désir" n'autorise pas à faire tout et n'importe quoi, d'autant qu'habituellement seul l'analyste en tire bénéfice. Il ne s'agit de rien d'autre que de ne pas céder sur cette disjonction.

A la lumière de cette définition, que faire de ce recours la frustration, dont il n'y a nulle part trace chez Freud ? Par exemple, les séances manquées ont tout leur intérêt si elles ne sont pas systématiquement payées; dans le cas contraire, leur paiement est un véritable diktat qui, du "coup", transforme l'analyste en fonctionnaire du désir.

De même, prix fort ou tarif identique pour tous n'ont aucune valeur analytique et tombent dans l'exaction qui exclut "a priori" que la parole ait un sens par rapport à l'argent qui la supporte.

Le plus étonnant, c'est que tous ces détournements n'empêchent pas forcément les patients de poursuivre, mais les laissent plutôt dans une absolue impossibilité de faire la moindre distinction entre acte analytique et mystique : l'aliénation totale donc.

Donner son corps à la jouissance

Prenons l'exemple d'Emma Eckstein qui commença une cure avec Freud à l'âge de 27 ans environ. Dans sa correspondance, les passages la concernant témoignent des relations les plus passionnées jamais écrites par Freud sur un patient. Nous allons évaluer le prix d'une telle passion.

Emma souffrait de problèmes de menstruation, marchait difficilement et se plaignait de gastralgies. Freud, non moins passionné par Fliess à l'époque (nous sommes en 1895) ne put l'empêcher d'opérer Emma. Ainsi Fliess suggéra-t-il à Freud de le laisser guérir les symptômes de sa patiente, car selon lui, "les femmes qui se masturbent souffrent généralement de dysménorrhée. Elles ne peuvent être guéries que par une opération sur le nez, si elles renoncent réellement à cette mauvaise habitude"². Jusque-là, Fliess s'était contenté d'interventions peu importantes, lui-même n'étant pas chirurgien.

Pourtant Freud, un peu inquiet, demanda la présence du Dr Gersung, chirurgien d'une grande notoriété à Vienne, qui refusa, et Fliess opéra seul Emma Eckstein.

Les suites opératoires furent si difficiles qu'en l'absence de Fliess, déjà reparti, Freud insista auprès de Gersung qui, face à la persistance des hémorragies, posa un drain pour réduire l'œdème et soulager la jeune femme. Mais les symptômes réapparurent et en raison des saignements du nez et de la bouche, il fallut encore intervenir, ce qui, cette fois, permit de découvrir que Fliess avait laissé cinquante centimètres de gaze dans la plaie... Cet oubli entretenait l'infection et l'œdème. La présence de Gersung fut à nouveau nécessaire, afin de briser l'os, rouvrir et cureter.

Le plus étonnant fut que Freud considéra cette hémorragique suite opératoire comme "anormale" de la part d'Emma, qui, en bonne hystérique, se serait mise saigner "sans raison". Pourtant "l'anormal" était surtout d'avoir mis Emma entre les mains d'un Fliess, "anormal" d'avoir opéré seul et saboté cette chirurgie pour laquelle il n'était pas qualifié. Mais la passion de Freud pour Fliess aura prévalence sur celle d'Emma, et très vite il niera l'évidence de l'erreur de son confrère, pour finalement affirmer que les hémorragies d'Emma étaient bien de nature hystérique, conséquence d'un désir sexuel inassouvi !

Néanmoins, malgré ces ravages qui laissèrent Emma défigurée, son os creusé ayant fini par s'affaisser, celle-ci garda son estime intacte pour les deux hommes. Non seulement elle ne put porter un quelconque jugement sur cette opération, mais publia de surcroît un petit livre de 38 pages³, dans lequel elle développa largement des thèses démontrant que la masturbation était un ennemi sournois de l'enfant Je la cite : "Échappant ainsi à l'attention, insoupçonnée, elle s'insinue dans la chambre des enfants, poursuit son travail, assidûment, sans rencontrer d'obstacle pour atteindre son but qui est de détruire la jeunesse et la force à la fois physique et mentale de ses victimes"⁴ ... Elle ira même jusqu'à approuver les vêtements de nuit spéciaux ou le recours à certains bandages pour prévenir la masturbation.

Toutes ces élucubrations n'auraient eu qu'un bien piètre intérêt si elles n'avaient correspondu exactement à la théorie de Fliess⁵, pour qui la masturbation était à l'origine de divers troubles - dont les gastralgies et l'hémorragie utérine fonctionnelle, c'est-à-dire

² "Über den Ursächlichen Zusammenhang Von Nose and Geschlechtsorgan": Fliess.

³ E. Eckstein, **Die Sexualfrage Inder Erziehung Des Kindes**, Leipzig, 1904.

⁴ Ibid., p.12.

⁵ op cit, 1897

névrotique. Dans le nez de ces femmes, le cornet moyen serait hypertrophié. Je le cite

"L'effet de la masturbation sur cet organe (le nez) ne saurait en aucun cas être décrit de manière exhaustive par l'affirmation que le résultat est un changement intervenant dans les points génitaux du nez, certainement pas si l'on considère les points génitaux comme étant le cornet inférieur et les tubercula septi, ainsi que nous l'avions fait jusqu'ici, pour de bonnes raisons. Une autre région du nez subit une transformation typique provoquée par la masturbation, à savoir le cornet gauche moyen, essentiellement dans son tiers frontal. Si l'on enlève complètement le fragment du cornet gauche moyen ce qui peut être facilement réalisé à l'aide de forceps adéquats, les gastralgies seront guéries de façon permanente »⁶.

Le plus grave n'est pas tant qu'Emma souhaite guérir les enfants de la masturbation, ou Freud et Fliess des conséquences de celle-ci; non, le plus important, même si ces théories n'ont aucun sens, c'est bien qu'ils soient tous les trois d'accord. Et cela, du point de vue de l'analyse, c'est une catastrophe théorique : **la conjonction réciproque, imaginaire**.

En effet, Freud s'est écarté de ce qui aurait pu être son seul repère avec cette patiente, que l'on pourrait formuler ainsi :

« Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça... »⁷

Mais il ne peut soutenir cette demande, car ce que lui offre Emma c'est la confirmation de sa théorie du moment, piège dans lequel il tombe volontiers puisqu'il ne sait pas refuser la "guérison" proposée par Fliess.

Dans cette mesure, il reste le médecin élève de Fliess.

C'est bien en ce point précis qu'est attendu l'analyste, rencontre à laquelle le convie l'analysant dans l'attente de correspondre passionnément à son désir.

Mais gare à celui qui se laisserait prendre à cette offre de miroir. Ce lieu de rencontre imaginaire serait sans doute à l'origine d'une grande passion, mais l'analyse n'aurait du même coup plus grand chose à espérer.

Esclavage à l'acte

Pourtant, quelle tentation, en place d'analyste, de croire incarner, ne serait-ce qu'un instant, ce père que l'analysant n'a jamais connu, cette bonne mère tant souhaitée ou, plus banalement, ce théoricien si "futé". La perversion nous impose cette place, sans nous en laisser toujours le choix. En effet, son code nécessite que tout acte tombe irrémédiablement dans cette logique du contrat qui le nourrit : dès lors, l'association libre peut lever tout voile de pudeur et mettre l'analyste à la fenêtre du voyeur; le paiement, le silence, ou les séances écourtées deviennent l'instrument d'une jouissance masochiste tant appréciée par les pervers en analyse.

Mais il n'y a pas que les pervers, il y a aussi la jouissance banale qui conduit certains à

6 Ibid., p.108.

7 Proposition avancée par Lacan dont il fait un commentaire dans le Séminaire du 9.2.72,... ou pire, c'est la première fois qu'il parlera du noeud borroméen.

un idéal du Moi directement dérivé de la médecine classique. Par exemple les séances courtes, qui se révèlent d'autant plus courtes que le "médecin" est grand clinicien d'autant plus chères que sa notoriété le permet, et avec d'autant plus d'attente que le nombre de ses patients est important.

Rien là de bien original, et surtout rien à voir avec le dispositif d'une analyse. Il est bien évident qu'à propos des séances courtes, le seul qui puisse en avoir fait un "acte analytique", c'est peut-être Lacan, car en suivant cette formule

"Je te demande de me refuser ce que je t'offre
parce que ça n'est pas ça",

sa seule façon d'interroger l'offre de ses patients, à savoir qu'il soit grand professeur, maître et formateur, a sans doute été de leur refuser les trois-quarts d'heure standard auxquels toute analyse didactique, à cette époque, pouvait s'attendre. Donc un refus de ce point d'accord imaginaire qui aurait pu laisser par avance tout le monde tranquille.

Si l'analyste est supposé savoir, c'est bien savoir qu'il ne peut répondre à l'offre de la Demande du patient. Tout autre réponse, fût-elle d'un accord de notoriété, renverrait inmanquablement les deux protagonistes à un mythe. L'extraordinaire aliénation transférentielle qui lie parfois l'analysant à l'analyste le porte éventuellement à tous les sacrifices : il est prêt à se vouer à la théorie supposée de son analyste, quel qu'en soit le prix, à épouser passionnément toutes les causes, et en particulier celles qu'il croit soutenir son Désir, fût-ce la cause freudienne !...

Passions sacrificielles qui, comme tout autres, impliquent une solidarité de nature entre l'officiant, le Dieu et la chose sacrifiée.

Dans cette mesure, l'analyste ou sa théorie se transforment en totem du sacrifice, et pourquoi Freud ou Lacan y échapperaient-ils ?

C'est à partir du moment où quelque chose du "**faire confiance par avance** » s'est **établi dans le dispositif d'une analyse, point d'accord imaginaire autour duquel se nouent les deux protagonistes, qu'il n'y a plus disjonction**. Toute "invention" devient dès lors impossible, et la cure tourne au simple rituel qui ne sert plus qu'à vérifier ce qui a déjà été produit dans l'analyse de l'analyste, ou dans sa théorie.

Le meilleur exemple reste sans doute celui de la fin d'une analyse chez des patients devenant analystes ou en passe de le devenir. Discours de l'analyste et personne de l'analyste risque plus particulièrement, à ce moment, de se confondre, et il est toujours très inquiétant de constater qu'un des enseignements de la Dissolution a été que les analystes se rencontrent pour la plupart dans l'institution où se trouve leur ex-analyste ou contrôleur. On sait bien que celui qui a raison dans un tel regroupement, c'est le représentant du plus gros transfert, c'est-à-dire celui qui a le plus grand nombre de patients présents dans cette institution.

Quelle espèce de garantie théorique offre donc de tels rassemblements ?

Quelle sorte de clinique y demeure encore possible ?

Dans de tels cadres, faire confiance d'avance n'est plus qu'allégeance à la passion.
L « élève » en matière d'analyste est sûrement le plus mauvais moyen de transmission.

Faire d'une perte un gain.

Prenons l'exemple du titre « élève de Lacan ». En 1968, Lacan fait paraître **Scilicet**, organe de transmission s'il en est, puisqu'à l'aide de cette revue « Tu peux savoir... ». Dans le premier numéro, Lacan s'explique sur ce qu'il entend par transmission et sur le thème d'élève.

Il s'agit de « faire d'une perte un gain ». Cette publication se fonde sur le principe du texte non signé⁸, **on y perd son propre nom, mais on y gagne un titre : « élève de Lacan »**, je le cite :

« Il suffirait que ceux de mes élèves que j'aurais reconnus comme tels de ce qu'ils aient contribué à ce titre de Scilicet, veuillent tenir pour ferme à l'avenir qu'ils ne reconnaîtront d'eux-mêmes, au titre qu'ainsi ils tiennent de moi, que ceux qu'ils auront acquis à la même contribution ».

et, quelques lignes plus bas

"Précisons bien que Scilicet n'est fermé à personne, mais que quiconque n'y aura pas figuré ne saurait être reconnu pour être de mes élèves"⁹.

Mais entendons bien ce que cela signifie : on est reconnu au titre d'"élève" à contribuer à Scilicet. Ce titre est transmissible et admet d'autres à participer à la même chose, c'est-à-dire produire du texte non signé mais pas anonyme, puisque le titre de tous les autres c'est "élève de Lacan". Comme si, offrant son propre nom en pâture au "narcissisme de la petite différence", Lacan voulait laisser place nette à l'écrit; faire de son seul nom UN pour tous, tous pour UN. Dans Scilicet, chaque UN se trouve dépouillé de l'espoir que son nom propre contribue à l'avancée de la question de l'inconscient. Ceci, afin d'assurer un avenir au titre "élève de Lacan" qui ne soit pas soumis seulement à l'existence corporelle de son énonciateur¹⁰; la variable aléatoire demeurant le crédit ouvert à la qualité supposée des textes à venir...

Mais pourquoi donc cette nécessité d'un titre "élève de Lacan" ? C'est qu'il est, en 1968, le pendant de la perte, du titre de "membre de l'Internationale", interdit à jamais à Lacan et sa descendance. Ne pas passer pour le fantôme d'Hamlet, c'est pourquoi il signe seul. Faire de son label une valeur boursière comme pari sur son enseignement, c'est ce qu'il institue (le terme est de lui)¹¹ en mettant alors ses "élèves" en demeure, dans la carrière ainsi ouverte, qu'aucune position ne soit acquise d'avance puisque, faisant don de leurs noms, ils laissent aux textes le soin de faire preuve d'avenir.

Finalement, c'est une façon d'énoncer que "l'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies du transfert de travail"¹². Lequel ne peut

8 **Scilicet**, n° 1, Seuil, p.4

9 Ibid., p.11.

10 Ibid., p.7.

11 Ibid., p.9.

12 Ibid.

s'établir, comme nous venons de le voir, qu'au Nom¹³ de Lacan, qu'il offre en contrepartie.

Ainsi, ses séminaires et son cours des hautes études ne fonderont rien, s'ils ne renvoient à ce transfert¹⁴. C'est l'hypothèse qui le guide dès le début de la fondation de l'E.F.P., définition donc de ce que Lacan entend par transmission de la psychanalyse.

Le transfert de travail n'est-il pas la résurgence de ce qu'il avait lui-même dénoncé comme l'escroquerie de l'identification au moi fort de l'Analyste ? La transmission de la psychanalyse serait-elle réduite à l'acquisition d'un nouvel automatisme mental !

Le leurre de la captivation imaginaire par l'image du semblable guette non seulement chaque cure mais bien plus chaque passage à l'analyste. Dans cette passe on ne sait toujours pas à quoi on dit oui ou non. Les pervers, Emma et les élèves ont en commun la passion d'un attachement d'esclave à laquelle ils s'offrent en contrepartie. L'esclave est aliéné au maître car il ne peut s'identifier à nul autre. L'élève l'est au professeur parce qu'il s'identifie à son savoir. Reste l'analyste pour qui l'aliénation passe par le désir de l'analysant car il n'y a pas d'analyse sans demande, **et la réponse ne peut être, ni celle d'un maître, ni celle de l'esclave et encore moins celle d'un élève.**

13 Au nom de Lacan.

14 Note adjointe à l'Annuaire de l'EFP de 1971, p.64.